

LA COLLECTION

(EXPOSITION DE LA COLLECTION DE SOIXANTE-QUATORZE
REMARQUES DÉPAREILLÉES DE GW SUR LA COLLECTION)

Il y a quelques années, une âme inspirée m'a invité à l'exercice d'une « psychanalyse de la collection ». Cela sonnait bizarrement à l'oreille; s'il s'agissait de provoquer à gonfler son divan, on aurait plutôt attendu une formule du type « psychanalyse du collectionneur ». Mais non. Je ne sais ce que cette âme avait en tête mais, une fois son invite délestée de son ambition excessive et de sa dégaine un peu « psychanalyse appliquée », dont je me tiens pour un vitupérateur professionnel, ce programme, au bout du compte, me va comme un gant, qui met en vedette l'objet de mon souci : l'objet justement. Je salue donc l'esprit affûté qui m'a un jour intronisé psychanalyste pour chiens en biscuit de Sèvres, et thérapeute de gants, glacés, parfumés et à crispin.

1 Je n'ai jamais accueilli de collectionneurs sur mon divan — je parle de collectionneurs sévères, venus consulter encombrés de leurs collections. Cela suffirait pour prévenir : si on salive à l'idée d'être ici régala de tranches saignantes de clinique pour s'assurer que collectionner c'est de la névrose obsessionnelle ou une perversion vicieuse, faudra se serrer la ceinture.

2 Mais quoi qu'il en soit, il s'agit ici d'un choix décidé : plutôt que de se tourner vers le collectionneur pour sonder les recoins de son âme — selon ce tropisme psychologique vers les fonds ombreux des boîtes crâniennes —, se pencher sur la collection, considérer d'abord les objets, ce qu'ils sont, et le système des objets mis ensemble. Guetter la vérité du côté des objets visibles de la collection plutôt que dans les replis du cerveau du collectionneur, c'est le mouvement. Je reste dans une angoisse fébrile sur la question de savoir si les objets inanimés ont une âme ; j'ai en revanche la conviction que celle des collectionneurs s'étale à l'envi dans leurs collections. Pénétrer les mystères de l'âme humaine réclame surtout de savoir si on a de bons yeux.

3 Projétons-nous, intérieurement, *La Règle du jeu* de Jean Renoir. Dalio y joue un personnage, marquis de La Chesnaye, qui se trouve être un collectionneur d'objets, de boîtes à musique, d'orgues de Barbarie. Voici la scène où il découvre à une assistance assez nombreuse sa dernière découverte : une plus spécialement belle boîte à musique. A cet instant, dit Lacan, le personnage est dans la position de la pudeur : il est gêné, il rougit, il s'efface. Il disparaît. Ce qu'il a montré, il l'a montré. Mais comment comprendre ce qui se manifeste là à l'extrême dans cette passion du collectionneur pour l'objet ? C'est qu'il y a comme un surgissement. Ce que le sujet trahit dans son trouble, ici, c'est un point de lui-même, du plus intime de lui-même. Ce que supporte la boîte à musique, c'est justement ce qu'il ne peut dévoiler, fut-ce à lui-même, c'est ce quelque chose qui est au bord même du plus grand secret. La collection, mystérieusement, dévoile.

4 Disons cela autrement. L' inquiétude ou la simple curiosité pousseront à questionner « Ça veut dire quoi de collectionner ? » Mais, sans y prendre garde, la question mange un morceau essentiel : que, la plupart du temps, ce qui motive un collectionneur, même s'il peut en changer, c'est un objet particulier, celui-ci et pas un autre, un objet unique auréolé d'un charme propre, exclusif, qui renvoie ainsi tout autre objet, tous les autres objets au brouillard de l'indifférence, de l'indistinction et de l'anonymat. Or, toute question portant sur la conduite du collectionneur évacue, dès qu'on la pose, l'objet auréolé pour le plonger dans le brouillard de l'indistinction, de l'anonymat et de l'indifférence. À moins qu'il ne se retrouve nez à nez avec des têtes coupées rangées sur des étagères, ou je ne sais quel autre objet plus que curieux ou trop pathologique, à qui se penche sur la collection avec l'ambition d'élucider une conduite, il sera au fond équilatéral d'avoir affaire à un toqué de timbres floraux ou à un furieux de pots de chambre. Cliniquer le sujet, pense-t-il, c'est ausculter son intérieur. Du coup, tout à l'opposé du collectionneur lui-même, l'objet sera indifférent. Or il importe. Hautement. Jusqu'à imaginer une typologie des collections, et, de là, une clinique différentielle selon les objets. Diverse, parce que les objets sont divers. Enfin, pas tant que ça. Clinique des objets, si on veut.

En tous cas, pour les collectionneurs eux-mêmes, c'est sur l'objet que se fondent les classifications. D'où cette sorte de clinique baroque qui va du philatéliste au maniaque des petites cuillers en plastique en forme de Victoire de Samothrace, du numismate à l'accroc des étiquettes de boîtes de camembert

soviétiques en passant par le spécialiste des pots de chambres armoirés du XI^e siècle ou l'allumé des flûtes à champagne en cristal congolais.

Avant d'en tirer d'autres conséquences, on peut remarquer que, vraies ou fausses, le curieux c'est que ces thèmes de collections n'étonneront personne, et que *se non è vero è ben trovato*. D'où je conclus que : a) Tout objet peut devenir objet d'une collection, et b) Que la collection se fonde sur le plus « singulier ».

5 On a forgé une taxinomie foisonnante et savante pour répertorier l'infinie variété des collectionneurs, mais si on dit de quelqu'un « c'est un collectionneur », tout court, on saura le plus souvent qu'il s'agit a) d'un homme et b) d'un amateur d'art, d'un homme éclairé. Ni d'une femme, ni d'un passionné de grenouilles en pâte d'amandes. De ce dernier d'ailleurs, si on ne précise pas l'objet, on dira seulement qu'il est « collectionneur », sorte d'allumé pas forcément éclairé.

Jadis on nommait « un amateur », celui qu'on nomme aujourd'hui « un collectionneur ». Là encore, si on ôte l'article pour qualifier quelqu'un, dire qu'il est « amateur », soit c'est un gentil compliment, soit, surtout si c'est « un amateur » qui le lui dit, c'est moins gentil. Il y aura eu aussi le « curieux », qui composait des cabinets de curiosités où il se montrait curieux surtout de savoirs et de raretés.

On note qu'« amateur » n'a pas vraiment de féminin (une femme sera « amatrice » de dieu, et s'il s'agit d'objets, le mot relèvera surtout son amateurisme) et que le féminin de « curieux » sera souvent précédé de « petite », pour éventuellement nommer celle qui aura eu la vilaine idée de mettre son nez dans les possessions du collectionneur. On s'avise bien entendu de la grave inégalité des sexes à l'égard du mot « collectionneur », puisque que si je dis d'une femme que c'est une « collectionneuse », tout le monde entendra que c'est une dévoreuse de chair humaine, figure fascinante et redoutée, qui collectionne plutôt les hommes que les sextants.

6 De l'attention ici prônée aux objets on dira peut-être qu'il ne s'agit au fond, pour l'analyste, que d'interpréter la collection. Le psychanalyste interpréterait la collection comme il interprète un rêve — Vous avez dit « pot de chambre » ? Et le tour serait joué. Sauf qu'on néglige, déplorable malentendu, qu'un objet est très différent d'un rêve, qui est un genre de texte orné, crypté, un tissu de langue, dont on peut tirer les fils, tandis que l'objet est un os, irréductible ou, au moins, pas entièrement soluble dans la parole ou dans son nom. Pas métaphore, pas métonymie, pas structuré comme un langage, l'objet. On le rencontre, on s'y heurte, durement parfois. On en parle, il cause, d'abord la causette (beaucoup la causette) mais l'est lui-même pas causant. Un objet est un objet.

7 Freud était-il collectionneur ? Il confesse à Stefan Zweig avoir fait d'énormes sacrifices pour sa collection de statuettes antiques, grecques, romaines et égyptiennes, et qu'il

avait, en définitive, lu plus d'ouvrages d'archéologie que de psychologie. Freud était-il pour autant un collectionneur ? Je repose la question, malgré qu'on ne voit pas pourquoi on ne l'accorderait pas volontiers, et que tout le monde dira sans hésiter évidemment que oui. À part Lacan qui ne dit jamais rien comme tout le monde et qui dit que non. Avec raison. Une raison. À ses yeux, comme le note Claude Léger [« Le collectionneur », in *Letterina*, n°4, oct. 1996, p. 18 — on trouvera ici plusieurs références à cet article excellent], Freud devait sa fascination pour les antiquités plus à l'effet du signifiant, ce qui se dit, qu'à un « goût éclairé de ce qu'on appelle un objet ».

Pour tourner ça autrement : soit on regarde les objets comme des témoins qui, chacun et ensemble, murmurent une histoire à l'oreille attentive, soit l'objet est là lui-même, en lui-même, pour lui-même, dans sa présence opaque d'objet (même si dire ce que c'est ce « qu'on appelle un objet » ne va pas de soi). Ça fait deux. D'un côté l'objet pris comme une trace, qui emmène avec lui le souvenir de son temps, de tout ce qu'il a vu, connu, vécu — le genre ruines, bouts de pierres bavards. De l'autre, l'objet sans mémoire, hors mémoire plutôt, sans mot, seulement une épaisseur, une présence, qui regarde, nous regarde, en silence. De deux choses l'une, ça cause ou ça vous en bouche un coin.

Pour Freud, ça ne fait pas un pli, qui dit à Wilhelm Fliess : « Les pierres parlent ! Elles m'entretiennent de pays lointains ». Un objet n'est pas un objet. Des vitrines emplies de pia-pia et de bla-bla : pas une collection d'objets, plutôt une phonotèque,

ou une bibliothèque de pierre. Suffit pas d'une accumulation d'objets, même raisonnée. Réunion n'est pas collection.

8 Les livres sont un exemple excellent, démonstration simple et facile de ce qui doit être dissocié. Dira-t-on, par exemple, de tout possesseur d'une bibliothèque nombreuse qu'il est un collectionneur ? Sûrement pas. Tout dépendra de l'allure de la bibliothèque qui trahira s'il aime les livres, ou la lecture. Je laisse de côté la célèbre bibliothèque de médecin qui est hors catégorie. On peut aimer les livres au point de ne pas les lire. A l'inverse, on peut tout à fait lire sans aimer les livres. Lire suppose d'ailleurs qu'on renonce au moins un peu à l'amour du livre. Et si l'amoureux de la lecture s'accommode du fait que le livre qu'il lit peut être reproduit à des milliers d'exemplaires, pour l'amoureux du livre, tout se rapporte à la possession, du livre, d'un Livre, un seul. Une fois la main mise dessus, ne doutons pas qu'il sera prêt à passer sur le corps de ses semblables pour rester l'unique possesseur du Livre unique. Il y a, en chaque amoureux du livre, un destin criminel écrit. Mais, bien entendu, tous ne l'accomplissent pas.

Un petit écrit de Flaubert fait là-dessus un point définitif. Premier texte publié de lui, en 1837, dans *Le Colibri*, « journal de la littérature, des théâtres, des arts et des modes » édité à Rouen, il s'intitule « Bibliomanie ». Petit écrit, vrai Traité.

A la lumière de Flaubert, il faut encore conclure que Freud était un lecteur, pas un collectionneur.

9 Lacan, lui, s'est dit « un peu collectionneur ». Compte tenu de ce qui précède, on peut y voir une petite différence de caractère personnel avec Freud. Mais elle n'est ni personnelle, ni petite.

Freud-le-lecteur et Lacan-le-collectionneur. Pas deux *hobbies* : deux façons de regarder un objet.

Si Freud pose dessus l'œil de Champollion, si tout objet lui est une Pierre de Rosette à déchiffrer, disons que Lacan, par-delà la lecture, se montrera attentif à la pierre, à son grain, au dessin des lettres gravées, à la profondeur de l'entaille, cherchant la force de la morsure du stylet, il estimera le poids de ce fragment minéral, il se préoccupera d'où il a été détaché, il éprouvera sa dureté, le tranchant de ses arêtes, etc.

Attention à la présence d'objet de l'objet, sous le texte. Lacan ira voir au-delà du signifiant, au-delà de ce qui se dit, au-delà de ce qui peut même se dire, occupé de « ce qu'on appelle un objet », un morceau de réel, ce que le langage ne peut entièrement résorber ou transmettre, ce que les mots ne peuvent plus dire.

Dans cet « objet », ce que Lacan appellera un objet, l'objet, dit *objet (a)*, vient ainsi se resserrer ce qui échappe au dicible, ce qui du monde excède la puissance du langage à ordonner le monde, ce qui bat au-dessous ou éclate au-dessus de ce qu'il est possible de dire, murmure, silence ou hurlement.

Ici nulle métaphysique, rien de surnaturel, pas d'au-delà, de l'excès plutôt. L'objet comme recel de l'excès, le recel du réel. En cela il y a, chez Lacan, comme un secret de l'objet, de tout objet, un secret toujours terrible, comme si en lui venait se renfermer, insaisissable, *Le mystère du monde*.

Dans cette attention de Lacan portée à l'objet il y a autre chose qu'un écart de doctrine vis-à-vis de Freud. Il y a autre chose. Une autre chose qui semble soutenir cette attention, presque la nécessiter. Comme si cet intérêt à la cause de l'objet avait lui-même une cause, profonde, puissante, un objet vers quoi tout semble tendre sans cesse. Quelque chose dans le siècle, sans doute. Que Lacan aura rencontré. Quelque chose qui mettrait en tension son discours sur l'objet et lui donnerait son enjeu. L'objet qui serait la vérité de l'objet.

La collection peut être un chemin, l'allée d'objets qui conduit à ce secret de l'objet. La Cause de l'objet.

10 Si l'objet est un objet, causal mais pas causant, la conséquence tombe, évidente, immédiate, sans appel : si les mots et les choses ça fait deux, si sa matière n'est pas faite de nœuds de discours mais d'un autre bois, autre que langagier, l'objet est ininterprétable. Qu'on essaye d'interpréter une pelle à tarte. La pelle à tarte n'est pas inconsciente. Une pelle à tarte ça pelle, ça parle pas, en principe. Même d'art, l'objet ne s'interprète pas. Tout n'est pas inconscient. On rétorquera que cela n'aura guère arrêté les psychanalystes de jadis, de naguère ou d'ailleurs qui y sont allés de bon cœur de leurs petites

interprétations, même de pelles à tarte. Oui mais, il faut alors dire ce qui est : délirant, forcément délirant. Pas stupide forcément : délirant. Bien sûr, s'il s'agit de faire parler une pelle à tarte, ça se voit tout de suite. Le problème est que, si ça se voit moins, il n'est souvent pas moins délirant d'interpréter analytiquement des œuvres d'art. C'est plus discret, c'est tout (sauf quand on se lance dans l'interprétation de la peinture abstraite).

11 C'est pourquoi, aujourd'hui, pour un psychanalyste averti, c'est-à-dire lacanien, rompant avec une longue tradition post-freudienne et cette croyance assez infatuée que rien ne saurait être étranger à la psychanalyse, une œuvre d'art, prise par son bout d'objet, ne s'interprète pas. Et même, au terme d'une démonstration dont j'épargne ici l'ascension des degrés successifs, on pourrait aller à cette conclusion surprenante, que, à l'envers de l'image du psychanalyste appliqué penché sur une œuvre d'art, il faudrait se faire à une autre, nouvelle, plus excitante et bien plus fructueuse, où c'est le tableau, l'objet — investi, depuis Lacan, d'un pouvoir d'interprétation — qu'on verrait cette fois se pencher sur le psychanalyste pour le cuisiner. Revanche de l'objet, en quelque sorte.

12 Le tableau, un concentré de psychanalyse, véritable Bouillon Kub de théorie lacanienne. Quoi qu'il en soit, l'heure n'est pas à étaler les bénéfices d'une telle « artoanalyse ». Il faut surtout retenir que la psychanalyse fait grand cas de l'objet. Au point que Lacan aura finalement vu le psychanalyste lui-même comme un petit objet assis dans un fauteuil. Aux commandes. Y a-t-il une direction dans la cure ? Oui. Un

objet. L'objet au pouvoir. (Au Bazar de la Psychanalyse, on aura le choix entre quatre modèles basiques : sein, merde, regard ou voix ; la bande des quatre objets (a), objets premiers que le psychanalyste incarne, mais pour de faux, évidemment).

13 Le pou-voir à l'ob-jet ! L'objet aux commandes. Peut-être on jugera cela excessif ou légèrement délirant. Attribuer un pouvoir réel aux objets, c'est de la superstition, il n'y a que la magie pour penser ça. De toute façon, imaginer qu'on peut être mené, guidé, conduit par un objet qui est par définition à notre botte, dont on use, à discrétion, à volonté, cela ne peut ni s'admettre ni se penser. L'objet, c'est hors pensée, le hors-là de la pensée. Un objet n'est qu'un objet. L'a qu'à rester là où il est. Y'a qu'à le laisser là où il est.

Comme si on pouvait imaginer que nous devenions nous-mêmes les objets de l'objet, les serfs de nos instruments, manipulés par nos outils, les jouets de ce dont on se joue. Les Maîtres des objets soumis à l'Objet Maître. Étrange pensée. Mais de rêve. Rien qu'une fiction. Mauvaise. Vision absurde — on ne va tout de même pas se laisser emmerder par des objets ! Inquiétante. Qui vire au scénario de cauchemar pour peu qu'on le pousse un peu, si on imagine cela sous la forme d'une révolte des objets qui, de soumis et passifs, comme doivent l'être tous les bons objets, deviendraient plus que récalcitrants, jusqu'à se rebeller et se retourner contre leur seul maître et possesseur, l'Homme.

De quoi faire quelques films de genre : *L'Invasion des Petites Cuillers* ou *La Nuit du Mixer*.

De tels films existent. Déjà en 1957, dans *The Incredible Shrinking Man* [*L'homme qui rétrécit*], Jack Arnold avait mis en scène cette situation fantastique où les objets domestiques se séparent de l'homme, lui échappent, et, désormais indisponibles, tendent à devenir pour lui un péril toujours grandissant. Mais cela se donnait sous forme passive, par le seul jeu d'un renversement des tailles, d'une disproportion extrême entre un homme rendu accidentellement minuscule et les objets les plus quotidiens, de sorte qu'une chaise devenait l'Himalaya et que la chute d'une épingle prenait la proportion d'un effondrement de la Tour Eiffel. Depuis, le cinéma a été plus loin. On est passé du passif à l'actif. Après le tournant de l'ordinateur récalcitrant de *2001 : L'Odyssée de l'espace* de Kubrick, en 1968, rebelle façon Bartleby, « Je préférerais ne pas le faire », la machine à penser pour les autres qui se met à penser par et pour elle-même, quasi-conscience échappant à tout contrôle, ou presque, on en est venu à l'évier anthropophage, à la machine à laver tueuse psychopathe et à l'ascenseur *serial killer*. Abandonnant le terrain des machines « intelligentes », parlantes (dotées d'une voix, et d'un « œil »), qui rendait pensable une relative identification de l'objet au sujet humain, le cinéma d'épouvante en est venu à l'attaque d'objets parfaitement stupides, d'autant plus violents que muets. Où, face à un fer à repasser agressif, on se dit soudain que les objets domestiques n'étaient peut-être que des objets domestiqués, qui peuvent donc à tout instant, sans raison ni signe annonciateur, retourner à l'état sauvage. Vous montez

dans l'ascenseur, votre ascenseur, vous appuyez sur le bouton du 5^e, et, dès la porte automatique refermée, l'ascenseur se jette sur vous.

S'agissant d'objets, tout cela s'accomplit bien entendu dans une absence totale de subjectivité, c'est-à-dire sans la moindre motivation et sans humeur. La mélancolie de la brosse à dents ? Ce qui, ajoutant à la surprise du spectateur qui se met soudain à regarder son propre grille-pain d'un œil différent, épargne au scénariste qui raconte l'histoire du tabouret étrangleur de se poser à chaque instant les délicats problèmes de crédibilité psychologique ou d'imaginer son enfance malheureuse dans un quartier défavorisé de Chicago. Le tabouret n'est pas névrosé. Vous rentrez chez vous le soir, aspirant à un bon verre après une dure journée de travail, vous appuyez sur le bouton « *Power* » de votre mixeur, et voilà qu'il vous saute au visage en hurlant. Point.

Vous êtes devenu la proie, la victime de l'objet.

14 Et si le mixer prenait les traits d'une adolescente nommée Lolita ? La substitution de la jeune Sue Lyon au robot ménager est abrupte, absurde, baroque ? Faut pas s'arrêter aux apparences. Passée de l'objet industriel à une adolescente, l'histoire deviendra seulement plus romanesque, plus familière, sinon plus acceptable, en tout cas moins terrifiante, encore que celle de Nabokov soit assez dérangeante. Pourtant, en vérité, à certains égards, il s'agit ici et là de la même chose : de la prise du *Power* par l'objet.